

“Patience, effort
et confiance.”

Les forces russes

COMITÉ DE PUBLICATION : Ernest Lavisse, de l'Académie française, *Président* ; Émile Durkheim, professeur à l'Université de Paris, *Secrétaire* ; Max Leclerc, membre de la Chambre de Commerce de Paris, *Trésorier* ; Charles Andler, professeur à l'Université de Paris ; Joseph Bédier, professeur au Collège de France ; Henri Bergson, de l'Académie française ; Émile Boutroux, de l'Académie française ; Contre-Amiral Degouy ; Ernest Denis, professeur à l'Université de Paris ; Jacques Hadamard, de l'Académie des Sciences ; Gustave Lanson, professeur à l'Université de Paris ; Général Mallette ; Antoine Meillet, professeur au Collège de France ; Charles Seignobos, professeur à l'Université de Paris ; André Weiss, de l'Académie des Sciences morales et politiques.

Siège du Comité : 103, boulevard Saint-Michel, Paris, V*.

Pas plus que la France, la Russie, qui était pacifique, n'avait tendu ses énergies en vue de la guerre, à laquelle l'Allemagne se préparait depuis tant d'années. Elle ne peut développer ses moyens qu'avec des lenteurs. Sa population est répandue sur une surface énorme, son réseau de chemins de fer est lâche et son industrie est toute jeune ; elle n'a pu répondre d'abord qu'avec une petite partie de ses forces à l'agression austro-allemande.

De plus, au moment où l'Autriche et l'Allemagne ont déclaré la guerre, elle réorganisait ses forces qu'avait ébranlées la guerre impopulaire faite au Japon. L'industrie s'y développait avec une rapidité tout américaine, et de grands centres d'affaires, comme Moscou, grandissaient et se transformaient d'année en année. Frappée en pleine crise de croissance, la Russie met peu à peu en œuvre les forces avec lesquelles, de son poids immense, elle laissera ses adversaires.

I. — LES EFFECTIFS

La Russie avait, en gros chiffres, 170 millions d'habitants en 1913. A supposer égales les conditions de recrutement, elle pourrait donc mettre en ligne plus que quatre fois plus d'hommes que la France dont la population n'atteint pas 40 millions.

Une classe russe compte plus d'un million d'hommes, et comme le nombre des naissances s'accroît sans cesse, chaque classe est plus nombreuse que la précédente.

Des hommes disponibles chaque année, on ne retenait, avant la guerre, pour le service actif qui durait trois ans, que 435 000, non compris les troupes cosaques, qui sont à part. Le reste était ou sommairement instruit ou non instruit. Derrière l'armée active et les réservistes que la mobilisation a appelés dès le début de la guerre, il y avait donc une « milice » composée d'hommes de même âge et, à l'instruction près, de même valeur militaire. La milice, divisée en deux groupes, premier et second bans, allait à plus de dix millions d'hommes, à savoir 22 classes à 500 000 hommes environ, dont il faut déduire le déchet annuel. On la mobilise au fur et à mesure des besoins : du premier ban, on a appelé les classes 1916 à 1898, c'est-à-dire les hommes de 21 à 39 ans ; du second ban (comprenant des dispensés divers), les classes 1916 à 1910. L'administration militaire a fait des appels larges, afin d'instruire les recrues à loisir et de pouvoir puiser sans compter dans les dépôts.

La classe 1916 est incorporée depuis quelque temps, et l'on vient d'appeler, coup sur coup, les classes 1917 et 1918. A elles seules, ces trois classes fournissent à peu près trois millions de jeunes soldats.

Ces noms de classes 1916, 1917, 1918, ne doivent pas tromper le lecteur français. La conscription russe ne prend que des jeunes gens formés. La classe 1916 se compose d'hommes qui ont eu 21 ans au 1^{er} janvier 1916, et la classe 1918 d'hommes qui ont eu 19 ans à cette même date.

En Russie il n'a jamais été question de reculer l'âge où l'on cesse de devoir le service militaire, qui est de 43 ans seulement.

Sur tous les points de l'empire russe, on instruit des recrues ; plusieurs millions d'hommes jeunes et forts s'exercent. Derrière eux, il y a des réserves à appeler.

L'armée de première ligne a subi de lourdes pertes depuis le début de la guerre ; même si l'on admettait qu'elle a été entièrement détruite — ce qui évidemment n'est pas — la Russie peut la remplacer par une plus nombreuse.

Au besoin d'officiers, la Russie pourvoit par des écoles où elle envoie tous les jeunes gens cultivés. Pour l'infanterie seulement, elle en a douze pouvant former chacune plus de 300 élèves. Durant la guerre, le cours d'études y est de quatre mois. Tous les quatre mois, la Russie a donc plus de 3000 jeunes officiers d'infanterie nouveaux.

II. — LE MATÉRIEL DE GUERRE

Ce n'est pas faute d'hommes que les Russes ont perdu le bénéfice de leurs succès de l'automne 1914 et du printemps 1915 en Galicie et en Prusse orientale et qu'ils ont dû abandonner la Pologne, la Lithuanie et une moitié des provinces baltiques. Ils ont manqué de canons, de mitrailleuses, de fusils, de munitions. Alors que l'artillerie est l'arme avec laquelle on protège les retraites, l'infanterie russe n'a eu, pour couvrir la sienne, que ses baïonnettes. Le fait que cette retraite devant un ennemi beaucoup mieux armé a duré des mois sans cesser d'être ordonnée en dit long sur le courage et l'endurance de l'armée russe.

Le jour où les Russes ont été de nouveau approvisionnés, la retraite s'est arrêtée ; les villes de Riga et de Dvinsk, attaquées depuis des mois, tiennent.

L'industrie russe dispose, en Russie même, de matières premières à la fois excellentes et abondantes. Des minerais de fer comme ceux de Krivoï-rog sont de premier ordre. Le bassin du Donets livre tout le charbon nécessaire pour mettre en œuvre ces minerais. En temps normal, la Russie produit trois millions et demi de tonnes d'acier chaque année ; c'est plus qu'il n'en faut pour la fournir d'obus et de canons.

Par malheur, on a commis en Russie la même faute qu'en France : on a oublié qu'on ne ferait pas toute la guerre avec les provisions accumulées durant le temps de paix, et l'on a mobilisé mineurs et métallurgistes avec les autres hommes de leurs classes respectives. Du coup, on a désorganisé l'industrie. Il a fallu de longs mois pour ramener la production au chiffre d'avant la guerre et pour l'élever. On a rappelé du front des mineurs et des métallurgistes ; on a cessé de prendre des recrues parmi les ouvriers qualifiés de ces professions ; on a fait venir de nouveaux ouvriers : il en est arrivé même de Chine et de Mandchourie. Un progrès capital a été réalisé.

Des nombreuses usines russes de munitions, plusieurs, celles de l'Oural en particulier, ont un matériel suranné. Mais d'autres, et surtout les usines Poutilov à Pétrograd, sont modernes et peuvent produire beaucoup.

Au mois d'octobre 1915, la fabrication d'obus était quatre fois et demie plus forte qu'elle ne l'était en mai. Aussi, dès le mois d'octobre, les communiqués du commandement russe parlent-ils de l'activité de son artillerie ; le jour où les Austro-Allemands ont essayé de rentrer dans Tchartoriïsk, ils y ont été écrasés sous le feu russe. Sur les caisses de munitions, les soldats ont pu lire : « Ne pas économiser ».

Les insuffisances de matériel avaient alarmé l'opinion russe :

au printemps de 1915, il s'est constitué, dans toutes les provinces de l'empire, des comités industriels de guerre où se sont rencontrées toutes les compétences et toutes les influences et qui se sont proposé de mettre à la disposition des armées tout ce que peut fournir l'industrie russe, depuis les petits ateliers familiaux jusqu'aux plus puissantes usines. Le prince Lvov, président de l'union des zemstvos (conseils provinciaux), disait justement : « La Russie tout entière doit devenir une organisation militaire », et son appel était entendu. L'union des municipalités, les coopératives participaient activement à l'œuvre. Il y a eu là un de ces grands mouvements nationaux qui caractérisent la Russie. Toutes les classes de la nation s'y sont associées. On a produit en abondance vêtements, harnais, voitures, grenades.

Toutefois, l'industrie russe ne suffit pas à tout. La Russie a donc cherché au dehors, chez les alliés et chez les neutres.

La Russie n'est pas bloquée comme on le croit volontiers. Sans doute, elle ne peut rien recevoir ni par ses frontières de terre en Europe, ni par la Baltique, ni par la mer Noire. Mais il lui reste, au nord, l'océan Glacial, sur les rives duquel la navigation demeure possible tout l'hiver, et, à l'est de la Sibérie, l'océan Pacifique. Par là, les arrivages continuent.

La ligne à voie étroite et unique qui relie Arkhangel à la région de Moscou a été améliorée. Mais le port d'Arkhangel, sur la mer Blanche, est bloqué par les glaces durant l'hiver. Pour relier directement la région de Pétrograd à l'océan Glacial, on construit une ligne à double voie et à écartement normal dont les travaux n'ont commencé que depuis les hostilités. Cette ligne nouvelle atteint déjà la mer Blanche; les travaux sont activement poussés et, malgré l'hiver, on y travaille encore; quand le dernier tronçon sera fini, vers le printemps, la Russie disposera d'un accès à une mer toujours libre.

Le port de Vladivostok, sur l'océan Pacifique, est tenu ouvert par des brise-glaces; et le chemin de fer transsibérien, qui a suffi à ravitailler les troupes russes durant la guerre avec le Japon, a été amélioré par le doublement de la voie jusqu'au Baïkal. Le port de Vladivostok, qui, durant les quatre premiers mois de 1914, avait reçu 1 100 pouds (le poud vaut 16 kg. 380) de cuivre, en a reçu 269 000 durant les quatre premiers mois de 1915. Si le port de Vladivostok gelait malgré les précautions prises, on débarquerait les commandes à Port-Arthur, qui est, on le sait, relié au transsibérien. Rien ne peut donc empêcher la Russie de recevoir les envois du Japon, du Canada, de l'Australie, des États-Unis.

La Russie manque en particulier de fusils : la fabrication des fusils est, on le sait, l'une de celles qu'il est le plus difficile d'organiser rapidement. On n'a pu encore que doubler la production propre de la Russie. L'appoint de l'étranger permet dès maintenant de parer aux principales insuffisances de la production nationale.

Le Japon a mis ses usines à la disposition de la Russie dans une large mesure. Il y a nombre de canons japonais dans l'artillerie russe. Les usines des États-Unis et du Canada ont reçu des commandes considérables. La France fait des envois. Enfin l'Angleterre, qui a réussi à transformer sa puissante industrie en industrie de guerre, s'est mise en mesure de fournir, elle aussi, la Russie de ce qui lui manquerait et d'équiper, suivant le mot de lord Kitchener, six millions de Russes.

III. — LES RESSOURCES GÉNÉRALES

Les ouvertures sur l'étranger sont réservées presque exclusivement au passage du matériel de guerre, et la population de la Russie doit vivre des ressources du pays. Mais, grâce à l'étendue de l'empire et à la variété de ses productions, grâce aussi à la simplicité de vie de la plupart des habitants, il semble que la population pâtisse de cet état de choses moins qu'on ne pourrait le craindre.

La Russie souffre plus peut-être de l'arrêt des exportations que de l'arrêt des importations. Faute de pouvoir vendre au

dehors son pétrole et son blé, elle ne reçoit plus de l'étranger les paiements habituels, tandis qu'elle paye des sommes considérables pour ses achats de matériel de guerre. Il s'en est suivi une baisse du rouble, qui a précédé celle du mark allemand.

Mais les ressources du pays sont trop grandes pour que la situation financière ne soit pas solide.

Malgré l'envoi à l'étranger de plusieurs centaines de millions de francs en or, l'encaisse or de la Banque de Russie était de 4 235 000 000 de francs à la fin de septembre 1915, très sensiblement supérieure donc à l'encaisse de la Banque de l'empire allemand, malgré la chasse à l'or faite en Allemagne.

L'élasticité de la Russie se reconnaît à ce que les versements aux caisses d'épargne se sont largement accrus malgré l'état de guerre et malgré l'arrêt de l'exportation. Grâce à la suppression de la vente de l'alcool, les caisses d'épargne russes, qui, avant la guerre, s'enrichissaient de 30 à 50 millions de roubles par an, s'enrichissent maintenant de 50 millions de roubles par mois; le seul mois d'octobre 1915 a apporté un accroissement de 73 millions de roubles; elles avaient dès ce moment 750 millions de roubles de plus qu'au début de la guerre (le rouble vaut à peu près 2 fr. 60).

Toutefois les richesses de la Russie ne sont pas aisément mobilisables. Bien qu'on ait fait des emprunts intérieurs, la Russie ne pourra peut-être pas financer à elle seule toute sa part de la guerre; le capital français, le capital japonais même, le capital anglais feront au besoin le nécessaire.

IV. — LA VOLONTÉ DE VAINCRE

Le gouvernement russe ne peut pas ne pas avoir la volonté de vaincre : si l'Allemagne gardait la Pologne et ce qu'elle occupe des provinces baltiques et si elle dominait dans les Balkans, la Russie serait coupée de l'Europe occidentale. A la commission du budget de la Douma d'empire, le ministre des Affaires étrangères, M. Sazonov, a déclaré que les bruits de négociations de paix étaient « dénués de sens », et cette commission a voté une motion proclamant que la « Russie ne peut pas penser à la paix tant que la force allemande n'est pas brisée... » Le 2 janvier de cette année, le tsar a déclaré : « Je ne conclurai pas la paix tant que nous n'aurons pas chassé le dernier ennemi de notre territoire. » Son ordre du jour aux troupes pour le nouvel an 1916 portait : « Il ne peut y avoir de paix sans la victoire ».

Le peuple russe veut en effet la victoire. Le paysan russe aime sa terre, et il n'admet pas que l'Allemand en occupe quelque partie que ce soit. Cette guerre est une guerre nationale.

Les ennemis de la Russie avaient espéré qu'un mouvement révolutionnaire arrêterait sa participation à la guerre. Cet espoir est déçu. Bien que le gouvernement n'ait fait jusqu'ici aucune concession à la Douma, dont la grande majorité, de droite et de gauche, a formé un bloc national, les partis révolutionnaires ont compris qu'un succès de l'impérialisme allemand serait pour eux le pire des échecs. De petits groupes d'extrême droite — qui ne sont pas au pouvoir — souhaitent la paix, parce qu'ils savent que l'échec de l'Allemagne ruinerait leur parti; mais ce n'est pas de là que peut venir un mouvement populaire.

Les nations non russes incorporées à l'empire, qui pourtant ont à souffrir de la part de la bureaucratie russe, demeurent fidèles à la Russie; car elles ne peuvent attendre de l'Allemagne aucune liberté. Les Arméniens ont donné aux armées du Caucase des volontaires ardents, et les Turcs, alliés des Allemands, s'en sont vengés en massacrant les Arméniens de Turquie par centaines de milliers. La bravoure des régiments lettons a été signalée dans les bulletins de l'État-major russe.

Les soldats russes sont demeurés ce qu'ils ont toujours été, prêts à tous les sacrifices. Ils sont tenaces; ils savent souffrir et mourir. Ils souffriront ce qu'il faudra pour atteindre la victoire qu'ils veulent. Il a fallu leur promettre de pousser la guerre jusqu'au bout.

Fin février 1916.

A. MEILLET.